

Les tirailleurs somalis

Benoît Bodart,
Instructeur en histoire
militaire aux écoles St-Cyr
Coëtquidan

Lorsque la Grande Guerre éclate, personne ne pouvait prévoir, ni même imaginer que la France allait avoir recours aux soldats issus de la corne de l'Afrique. En effet, au moment où la "Force noire" se met progressivement en place à partir de 1910, ce que l'on appelle

alors la Côte des Somalis n'est pas encore prévue dans le dispositif de mobilisation. Mais la guerre d'usure dans laquelle se sont engagés les belligérants conduit la France à élargir sa zone de recrutement. De petits détachements arrivent ainsi de tous les horizons et parfois d'endroits extrêmement reculés. C'est notamment le cas pour le bataillon somali. Mais celui-ci se distingue des bataillons sénégalais dans la mesure où il est composé de volontaires qui ont spécifiquement fait le choix de venir combattre sur le front de l'Ouest afin de porter secours à celle qui est présentée et vue comme la « mère patrie ».



Tirailleurs somalis avec leur drapeau.
Cliché non daté.

© BDIC

dans la Grande Guerre

La participation des Tirailleurs somalis dans le premier conflit mondial donne l'occasion de montrer les liens qui unissent la métropole à Djibouti, et Djibouti à la métropole. Au départ, l'occupation de Djibouti par la France répond à un double intérêt. D'une part, avec l'ouverture du canal de Suez, il s'agit de disposer d'un port sur les rives de l'Afrique de l'Est dans le but de permettre aux embarcations françaises qui prennent la direction de Madagascar ou de l'Indochine, de pouvoir faire charbon. Pour les colons, la ville d'Obock est alors perçue comme la première entrée dans l'univers colonial. D'autre part, d'un point de vue stratégique, cette position apparaît comme un verrou de la mer Rouge. En outre, en prenant possession de ce minuscule territoire, la France s'offre un débouché de l'Abyssinie et du haut Nil.

Les liens entre Djibouti et la France

Le port d'Obock est vendu à la France en 1862 par Dankali pour la modique somme de 10000 Thalari. Il faut cependant attendre l'année 1884 pour avoir une occupation définitive. C'est à cette période que le Gouverneur Léonce Lagarde s'implante à Obock et y installe une tente sur ce sol brûlant et rocailleux. En 1896 le port d'Obock est supplanté par Djibouti, préféré pour ses vallées et surtout sa proximité avec l'Éthiopie. Le port de Djibouti est alors modernisé et continue chaque année de « *champi-gnonner* » pour reprendre

l'expression du général Henri Gouraud qui s'est illustré dans de nombreuses colonies. Le chemin de fer vers Addis-Abeba, commencé en 1897, est achevé en 1917. Djibouti fait alors rapidement la fierté de ce qui est communément appelé « *L'empire colonial* ». Au moment de l'exposition coloniale de 1931, ce même Gouraud cite Djibouti en disant que « *c'est mieux qu'une simple colonie... c'est, tout ensemble, le grand miracle de l'énergie et de la ténacité françaises, et l'héroïque épopée de quelques-uns de ces hommes que Kipling appelle, d'un mot émouvant, des "bâisseurs de monde"* ». Pourtant, pour les quelque 300 soldats qui ont l'obligation d'y séjourner sur place, les conditions de vie s'avèrent pénibles. Même si en 1910 une milice pour la défense de Djibouti est créée à partir d'un recrutement local, des marsouins et bigors sont continuellement envoyés pour assurer la sécurité du territoire. Ils désignent alors Djibouti comme étant la « *porte de l'enfer* » en raison principalement de son climat. Lors de son passage en 1887, Pierre Loti écrivait déjà dans la *Revue bleue* : « *Quels hommes peuvent nourrir une terre pareille?* ». En définitive, ce qui est intéressant de relever ici, c'est que le décalage

Lagarde entouré des princes Binatou et Nado. *La France illustrée* en date du 10 août 1898.

© Coll. part.



Timbre représentant la résidence du gouverneur Léonce Lagarde à Obock.

© Coll. part.

de culture ou d'environnement va également frapper les tirailleurs somalis lorsqu'ils vont débarquer en France. Ils vont principalement subir un choc thermique à l'arrivée de l'automne et de l'hiver.

Intervention et formation du bataillon Somalis

Organiquement, les tirailleurs somalis sont directement intégrés aux unités des Troupes coloniales. Au total, la Côte française des Somalis livre, en plusieurs vagues, à la France 2434 soldats dont 2088 rejoignent effectivement le front métropolitain. Le recrutement des somalis est atypique car il repose exclusivement sur des engagés volontaires à la différence de l'ensemble des autres colonies qui sont soumises à la réglementation en vigueur en ce qui concerne la mobilisation. Celle-ci oblige tous les jeunes hommes du continent africain à prendre les armes pour participer au conflit européen. En réalité, étant des peuples nomades, les Touaregs et les Somalis ne peuvent pas être intégrés au plan de mobilisation en raison de leurs mouvements continus qui interdisent tout recensement. En août 1915, un premier recrutement permet d'enrôler dans les rangs de l'armée



française un contingent de travailleurs non armés originaires de Djibouti. Deux compagnies sont alors constituées et envoyées dans les Dardanelles pour rejoindre le corps expéditionnaire à Sedd-Ul-Bahr et à Moudros pour réaliser des tâches uniquement manœuvrières. Concrètement, il s'agit de décharger les navires qui arrivent fréquemment dans

Lemmes.
Bivouac de Somalis
employés à la réfection des
routes. 17 octobre 1916.

© BDIC

cette région pour alimenter les soldats du front d'Orient. Mais, parce qu'ils sont établis non loin des positions de l'ennemi, les tirailleurs somalis réclament au commandement d'être dotés de fusils pour se défendre, ce qui leur est refusé puisque leurs tâches se cantonnent à de la maintenance. Ces hommes resteront marqués par cette première

expérience frustrante du combat. Ce n'est que partie remise...

Un deuxième recrutement est opéré au début de l'année 1916. Le capitaine Depuy, affecté à la garde indigène depuis 1911, en est le principal maître d'œuvre. Il est le mieux placé pour parvenir à rassembler des hommes sur un territoire qu'il connaît bien. Le nom du bataillon évolue : de Bataillon Sénégalais de Madagascar, il devient le 6^e Bataillon de Marche Somali et enfin 1^{er} Bataillon de Tirailleurs Somalis. Son effectif est de 1700 hommes et il intègre les hommes des « *petites colonies de l'océan Indien* ». En

Camp d'acclimatation à Fréjus-St Raphael

Le bataillon séjourne, en hivernage à Saint-Raphaël dans le Var de novembre 1916 à mars 1917, puis de décembre 1917 à avril 1918. Au départ, des tentes sont implantées en bord de mer puis, progressivement, pour accroître le confort, des baraquements du type Adrian sont montés pour abriter une centaine d'hommes. Ces Camps de Fréjus-Saint-Raphaël, appelés aussi « *camps du Sud-Est* » deviennent des centres d'instructions devant délivrer les fondamentaux pour que chaque tirailleur puisse se servir de ses armes, mais aussi comprendre et parler la langue française.

réalité, le recrutement est plus large et plus hétéroclite. Les archives mentionnent la présence de 1 400 Somalis, 200 Arabes, 25 tirailleurs de diverses ethnies : Abyssins, Gallas-Hindous et Soudanais et 75 Comoriens qui sont partis de la Grande île le 10 juin 1916. Comme un symbole, le 14 juillet 1916, le capitaine Depuy quitte Djibouti en vue de rejoindre la métropole et prendre le commandement du bataillon. Il précise aussitôt dans un rapport les qualités guerrières de ses hommes : « *Le recrutement a été fait dans des conditions spéciales en vue d'opérations de guerre. Tous les tirailleurs sont engagés volontaires et certains, dans l'espérance des combats, ont fait un à deux mois de marche pour rejoindre le centre de recrutement. Tous ces tirailleurs sont de race guerrière. Les conditions imposées aux recrues et acceptées par elles ont été de prendre part à la guerre et les tirailleurs ont prêté le serment coranique de fidélité contre n'importe quel adversaire. Les discussions préliminaires de recrutement ont toutes porté sur la formule d'engagement, les tirailleurs voulant l'assurance formelle qu'ils ne seraient pas trompés comme en août 1915* ».

Le recrutement est ensuite complété entre 1916 et 1919 avec un peu moins de succès puisqu'il ne concerne que 835 soldats issus des mêmes origines géographiques. Cette contribution est loin d'être dérisoire si on prend en compte que le territoire djiboutien n'est alors peuplé que de seulement 10 000 âmes. En termes de ratio, l'engagement de la Côte des somalis est même quasiment similaire à celui de la France.



Les autres héros de Verdun

Lors de la Conférence de Chantilly qui se tient en décembre 1915, Français et Britanniques préparent une offensive majeure dans le secteur de la Somme. Pour y parvenir, aucune force n'est alors jugée inutile. Mais, au courant des intentions des alliés, les Allemands tentent cependant de les déstabiliser en organisant une percée dans le secteur de Verdun. Acculés pendant une semaine, les Français parviennent à éviter le pire : la percée du front par les Allemands. Mais, pour cela, il faut toujours plus de combattants, mais aussi de travailleurs pour garnir ce secteur. Dès lors, en guise de première affectation, le bataillon rejoint la région de Verdun dès le 26 juillet.

Garde indigène à Djibouti. Carte postale.
© Coll. de l'auteur

1915

le recrutement pour enrôler les Somalis dans les rangs de l'armée française a lieu en août 1915. Il sera complété ensuite entre 1916 et 1919 avec plus ou moins de succès

Employés initialement à la réfection des routes, les Somalis n'acceptent le travail que sur la promesse d'être envoyés au combat prochainement. L'attente sera de courte durée. Du 20 septembre au 23 octobre, deux compagnies de marche sont formées pour prendre part aux côtés du déjà célèbre Régiment d'Infanterie Coloniale du Maroc et du 43^e Bataillon de Tirailleurs Sénégalais (BTS) aux travaux de préparation à l'attaque du fort de Douaumont. Les somalis s'approprient donc à participer à l'un des plus beaux faits d'armes de la Grande Guerre.

À partir du mois de septembre, la France se met en tête de reconquérir l'ensemble du terrain perdu afin d'annihiler toute volonté ennemie de reprendre l'offensive. Dans le même

Depuy et Bouet: les deux hommes clés

Les deux hommes forts du bataillon sont respectivement le capitaine Depuy et le commandant Bouet. Tous deux ont su tirer le meilleur de leurs hommes tout en se faisant accepter d'eux. Cette estime réciproque a produit son effet sur le terrain, dans les tranchées ou dans les actions de combat. La discipline est très bonne au sein de cette unité. Dans sa correspondance au général commandant la 38^e Division pour que le bataillon soit récompensé d'une citation à l'Ordre de l'Armée, le capitaine Bouet met en avant l'esprit du devoir de ses troupes : « *À l'élan naturel chez les primitifs ayant l'instinct du corps à corps, ils savent joindre la ténacité dans les moments difficiles* ». En outre, la volonté de combattre et l'esprit de dévouement ont permis à ce bataillon d'obtenir de nombreux succès au cours de la Grande Guerre.



temps, l'idée est de faire de Verdun le « *charnier de l'Allemagne* ». La reconquête de Verdun doit s'effectuer en deux temps : une première offensive pour reprendre le fort de Vaux et une seconde offensive pour reprendre le fort de Douaumont. C'est le duo Nivelle-Mangin qui est chargé de s'atteler à ces deux objectifs. C'est dans ce cadre que le 24 octobre 1916, à 5 heures du matin, la 4^e compagnie du BTS, placée sous les ordres du capitaine Carbonneau, part en tête et rejoint sa base d'assaut à 200 m en avant du bastion nord-est du fort. L'offensive est fixée à 11 h 40 précises. Une minute avant, la 4^e compagnie, dans un élan sort d'un bond de la parallèle de départ et, malgré des pertes sérieuses, dépasse les vagues précédentes et participe à la réduction des îlots de résistance ennemis. Les Allemands sont surpris. La 4^e compagnie parvient à faire une grande quantité de prisonniers qu'elle remet immédiatement aux mains des Européens. La vague se poursuit, mais les conditions climatiques viennent compliquer la progression. En effet,

Cliché ainsi légendé :
« Tirailleurs sénégalais (somalis) »

© BDIC

3

Blessé à trois reprises au cours de la reconquête du fort de Douaumont, le capitaine Depuy parvient à conduire ses hommes à l'assaut

le brouillard épais, la pluie, le froid conjugués au bombardement, sèment le désordre sur le champ de bataille. Au final, la 4^e compagnie est quelque peu éparpillée, mais la marche sur le deuxième objectif est reprise sous les bombardements violents. Des abris sont nettoyés à la grenade à la corne sud-est de Douaumont. Le fort est dépassé et la compagnie s'établit à 300 m au nord du bastion nord-est du fort sous le feu des mitrailleuses allemandes. Dans cette phase, les tirailleurs somalis ont montré un courage et une endurance exceptionnels, malgré le marmitage intensif de gros calibre et les feux de mitrailleuses. Ils ont bravement nettoyé à la grenade les abris désignés et ont organisé la nouvelle position malgré une fatigue extrême, des pertes sérieuses mais aussi une marche rendue pénible en raison des trous d'obus. Les tirailleurs en arrivant sur le dernier objectif étaient tous plus ou moins blessés ou contusionnés. Toujours devant, guidant ses tirailleurs, le capitaine Depuy est blessé à trois reprises en moins de

quatre heures, mais parvient, à bout de forces, à conduire l'assaut du fort de Douaumont jusqu'au bout. Il ne se laisse évacuer qu'une fois la deuxième position atteinte et après que l'ordre lui en a été donné. Sa conduite héroïque lui vaut cette citation de l'ordre de l'armée de la part de Nivelle : « *Le Général commandant la 2^e Armée cite à l'ordre de l'Armée le capitaine Depuy du Bataillon somali du Régiment colonial du Maroc. Il est venu volontairement participer à l'attaque du 24 octobre 1916 pour enflammer l'ardeur des Somalis de son Bataillon marchant avec d'autres unités. A été blessé au moment de l'assaut, a refusé de se faire évacuer et a accompagné le chef de Bataillon jusqu'à la deuxième position. N'est parti que sur l'ordre qui lui en fut donné, ayant le bras paralysé* ».

Quant à la 2^e compagnie du Bataillon commandée par le capitaine Beaufrère, elle reçoit l'ordre de se porter en avant, à la suite du 8^e Bataillon du R.I.C.M. Le Colonel Régnier, qui se trouve à la tête du régiment, définit ainsi sa mission : « *Tenir la parallèle de départ française et la première ligne allemande quelles que soient les circonstances, les réunir par deux boyaux ; se tenir à la disposition du commandement pour le nettoyage du terrain en avant* ». La 2^e compagnie mène des combats acharnés toute la journée du 24 octobre. À 22 heures, elle est placée aux ordres du chef de bataillon Modat commandant le 4^e Bataillon du R.I.C.M. et reçoit la mission de nettoyer l'abri 320 où sont signalés plus de 200 Allemands. Grâce à leur ardeur et à leur courage, les Somalis remplissent parfaitement leur mission et font, eux aussi, de nombreux pri-



sonniers : quatre officiers, un médecin-major, 146 soldats valides et 40 blessés ou malades allemands. En partant à l'assaut, les soldats sont munis de leur fusil et de leur célèbre coupe-coupe. Surpris de voir des indigènes et impressionnés par leurs armes blanches, les Allemands préfèrent se rendre aux Français qu'ils interpellent en tant que « Kamaraden ». Dans leurs prises de guerre, les tirail-

leurs somalis parviennent aussi à capturer sept mitrailleuses intactes et d'autres matériels importants. Après ces rudes combats le général Nivelle rédige le bulletin de victoire suivant : « *Officiers, sous-officiers et soldats du groupement Mangin, en quelques heures d'un assaut magnifique, vous avez enlevé d'un seul coup, à notre puissant ennemi, le terrain qu'il avait hérissé d'obstacles et de*

Tirailleurs somalis à Douaumont.
© Coll. de l'auteur

forteresses qu'il avait mis huit mois à arracher par lambeaux, au prix d'efforts acharnés et de sacrifices considérables. Vous avez ajouté de nouvelles et éclatantes gloires à celles de vos Drapeaux. Au nom de l'Armée de Verdun, je vous en remercie. Vous avez bien mérité de la patrie ». En deux jours, le duo Pétain-Nivelle annule les gains ennemis de huit mois de combats. Ceci a été rendu possible après une intense préparation morale du combattant de Verdun : la reconquête du quadrilatère est assimilée à la Terre Sainte. L'armée met en place un culte des martyrs de la Patrie en rendant l'appel des tués tous les jours.

La participation du bataillon somali à la bataille de Verdun n'est au départ qu'une rumeur. L'état-major du général Smuts, commandant les forces interalliées de l'Est africain demande au lieutenant-colonel Viala, attaché militaire français, de demander la confirmation de la réalité de la participation du BTS à la reprise du fort de Douaumont. Les Britanniques du Somaliland, voisin de la Côte

Drapeau du 1^{er} Bataillon de Tirailleurs Somalis
© Coll. de l'auteur



française des Somalis, n'imaginaient pas que les habitants des pays somalis puissent servir comme combattants sur un théâtre d'opérations! Et pourtant, c'est confirmé!

Quelques autres faits de gloire

Dans le tumulte des combats, il n'est pas toujours aisé de discerner les hauts faits d'armes. Des recherches ont été entreprises après la guerre par quelques spécialistes historiens comme

Monument aux morts du 1^{er} bataillon de tirailleurs somalis

© Coll. de l'auteur

d'anciens militaires afin de rétablir les honneurs à tous ceux qui le méritent. Le colonel Bouet, qui a commandé ces hommes, s'attache personnellement à réaliser des recherches pour enrichir l'histoire de ce bataillon. Après une période d'instruction intensive à la fin de l'année 1916, le BTS est de nouveau engagé avec le RICM dès le printemps 1917 dans le secteur du Chemin des Dames, dans la région de Fisme. Le

19 décembre 1916, le bataillon reçoit une compagnie de mitrailleuses, qui leur faisait défaut au moment de la reprise du fort de Douaumont. Au départ, les hommes sont positionnés devant Hurtebise afin de réaliser des tâches de ravitaillement (vivres et munitions) en premières lignes. Le 3 mai, il rejoint la 21^e division d'infanterie pour prendre part à l'attaque du Chemin des Dames. À cette occasion, le bataillon Somali obtient sa première citation, à l'ordre de la division : *« Sous l'impulsion de son chef, le commandant Bouet, lors de l'offensive du 5 mai, a fait preuve d'un courage et d'un entrain remarquables, nettoyant des abris formidablement organisés sans se laisser arrêter par la vive résistance des Allemands et coopérant ainsi de la façon la plus efficace au succès de la division »*.

Le 29 juillet 1917, le bataillon Somali est transporté en camion de Lé vignen à Candor, où il cantonne jusqu'au 19 août en vue de participer à des manœuvres avec la 38^e Division d'infanterie qui est alors stationnée au camp d'instruction de Lassigny. C'est durant cette nouvelle période d'instruction que le BTS connaît un événement qui marque son histoire : le 1^{er} août, Pétain, général en chef, se déplace en personne pour remettre la fourragère aux couleurs de la Médaille Militaire au RICM et en profite pour passer en revue le célèbre Bataillon Somali. Du 23 au 26 octobre, le bataillon participe à la bataille de l'Aisne avec le RICM et prend part à l'attaque du fort de la Malmaison et des creutes de Boery. Pour cet exploit, et pour la première fois, le bataillon de tirailleurs somalis est cité à



l'ordre de l'Armée: « *Sous le commandement du chef de bataillon Bouet a participé le 23 octobre 1917 aux attaques des bataillons du régiment d'infanterie coloniale du Maroc, entre lesquels il était réparti, a rivalisé d'ardeur avec eux et triomphé dans les mêmes luttes glorieuses* ». Durant la dernière année de guerre, les Somalis s'illustrent dans plusieurs batailles. C'est le cas lors de la deuxième bataille de Picardie du 21 mars au 30 avril 1918 avec les combats de Canny-sur-Matz et du Plessis-de-Roye. On le retrouve lors de la deuxième bataille de l'Aisne, du 27 mai au 5 juin 1918, au cours des combats de Tracy-le-Val, Ollencourt et Tracy-le-Mont. Il se distingue à nouveau dans la deuxième bataille de la Marne, du 18 juillet au 6 août 1918 dans les combats de Parcy, Tigny ou Hartennes, ainsi que dans celle la bataille de l'Oise et de l'Ailette du 17 août au 4 septembre 1918 et dans la troisième bataille de Champagne du 26 septembre au 4 octobre 1918 ou la bataille de l'Argonne du 14 au 20 octobre 1918.

Conclusion

En participant à quelques-uns des plus grands faits de gloire de l'armée française, le soldat somali devient célèbre et reste synonyme de bravoure et de courage. Cependant, les pertes sont sérieuses. Ce n'est qu'à la fin du mois de janvier 1919 que le bataillon Somali est rapatrié par le vapeur *La ville d'Oran*. Il est dissous le 20 janvier, au moment de son embarquement. Dès lors, le matériel, l'équipement et les animaux du bataillon sont laissés au camp. L'ensemble des cadres européens de cette unité sont versés dans les autres bataillons sénégalais, à l'exception des volontaires qui souhaitent partir en séjour. Un seul cadre est désigné pour accompagner le bataillon jusqu'à Marseille. À bord, l'encadrement européen est assuré par du personnel à destination de Madagascar. Le fanion du bataillon est emporté et versé à la brigade indigène de Djibouti. Le général Larroque, commandant des camps de Fréjus-Saint Raphaël tient à adresser ses félicitations pour la brillante conduite du bataillon qui lui a d'ailleurs valu la fourragère aux couleurs de la Croix de Guerre. De retour à Djibouti, le BTS s'éteint rapidement. Certains combattants par-



Insigne du 1^{er} BTS offert par le peintre aux armées Nacera Kainou au 5^e RIAOM.

© Coll. de l'auteur

viennent à se reconverter dans l'administration tandis que d'autres reprennent leur vie traditionnelle.

Aujourd'hui, les traditions du bataillon somali et le fanion sont confiés au 5^e Régiment interarmes d'outre-mer stationné à Djibouti. L'institut français, lui aussi basé à Djibouti, est particulièrement actif pour honorer et entretenir la mémoire des anciens en organisant des conférences et des activités culturelles. À l'occasion d'une semaine dédiée aux relations entre la France et Djibouti, la peintre aux armées Nacera Kainou a remis au chef de corps du 5^e RIAOM un insigne sculpté du bataillon somali pour qu'il prenne place dans la salle d'honneur du régiment.

Bilan et récompenses

Le bilan humain du bataillon somali est de 212 tués; 1035 blessés et 171 disparus. Très investi et très remarqué sur le front métropolitain, le bataillon reçoit des récompenses d'ordre individuel et collectif. Au nombre des récompenses individuelles, on compte 9 Légion d'honneur, 35 Médailles Militaires et 11 citations à l'ordre de l'armée, 51 au corps d'armée, 109 à la division, 206 à la brigade, ainsi que 783 au régiment et au bataillon, Bien que déjà titulaire de trois citations antérieures, l'adjudant Dagal Meck est de nouveau cité à l'ordre de l'armée et reçoit la médaille militaire pour s'être lancé à l'assaut d'un groupe de mitrailleuses ennemies: « *Sous-officier brave et dévoué exerçant un grand ascendant sur ses tirailleurs. Au cours du combat du 20 août 1918, voyant un groupe voisin arrêté par des mitrailleuses, s'est mis à sa tête, l'a vigoureusement porté en avant, mettant les servants ennemis hors de combat sur leurs pièces. Une blessure et trois citations antérieures* ». Pour ce qui est des récompenses collectives, le bataillon grâce à ses trois citations dont deux à l'ordre de l'armée, reçoit du général de Mitry, commandant de la 17^e Armée, la fourragère aux couleurs de la Croix de Guerre. Les récompenses individuelles ou collectives ont pour objectif d'exalter le moral des troupes en vue d'accroître leur rendement. Il s'agit également de soulever la fierté d'appartenance.